

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 5 (1911-1912)
Heft: 7

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



La *Vie Musicale* publiera dans son prochain numéro :

MICHEL BRENET. — *Vincent d'Indy, biographe de Beethoven.*

ROBERT POLLAK. — *A propos de la sonate « à Kreutzer ».*

et plusieurs articles ou correspondances que l'abondance des matières oblige à renvoyer.



La musique à l'Etranger

BELGIQUE

A ma rentrée à Bruxelles, j'ai retrouvé ouvertes les portes de tous les théâtres. Les débuts plus ou moins sensationnels des nouveaux pensionnaires avaient déjà eu lieu. Sur les palissades flamboyaient en tons clairs d'innombrables affiches de concerts dont certainement la moitié portent le nom de Beethoven. A vrai dire, le maître de Bonn sera cette année plus fêté à Bruxelles que s'il s'agissait d'y célébrer son centenaire. Nous aurons toutes les *Symphonies* (aux Concerts populaires), la *Neuvième* encore, au Conservatoire ; la *Missa Solemnis* à la Société Bach, au lendemain de la *Messe en si mineur* de Jean-Sébastien ; *Fidélio* au théâtre ; tous les *Quatuors*, par le quatuor Zimmer, et une double série des *sonates* pour piano et violon, par MM. De Greef et Deru, d'une part, M^{me} Marx-Goldschmidt et M. Crickboom, d'autre part. Voilà donc un ensemble considérable d'œuvres du maître, sans compter celles qui s'ajoutent isolément au programme des virtuoses à « recitals ».

Des concerts symphoniques consacrés à Beethoven, deux ont déjà eu lieu, comportant l'exécution des quatre premières symphonies du maître, l'ouverture d'*Egmont*, le cinquième Concerto pour piano admirablement interprété par M. Arthur De Greef, enfin le Concerto pour violon joué par M. César Thomson qui était malheureusement fort mal disposé et terriblement nerveux. La direction de M. Otto Lohse a singulièrement transformé un orchestre composé du reste de très bons éléments ; aujourd'hui, des habitudes de discipline, de précision, d'exactitude dans tous les domaines s'y sont facilement implantées sous la direction de ce chef de valeur qui a toute la sympathie et l'admiration de ses musiciens. Aussi les interprétations sont d'une remarquable unité, d'une clarté et d'une souplesse étonnantes. Peut-être manque-t-il un peu de flamme, de « respirations » aussi entre les phrases différentes d'un mouvement, et les plans ont presque trop la même importance. Mais à part cela, c'est souvent bien près de la perfection.

Où M. Lohse l'atteint certainement, c'est au théâtre ; je crois l'avoir dit l'an dernier : il est surtout un *Theaterkapellmeister*, et la Monnaie peut se réjouir de l'avoir engagé, au moins pour une année, car Leipzig ne veut décidément pas nous le laisser ! C'est son droit. M. Lohse se trouve parfaitement à l'aise dans le répertoire français, et la *Louise* de Charpentier lui doit un regain de popularité ici. C'est à lui aussi qu'est dû, en grande partie le succès de deux nouveautés pour Bruxelles : *Thérèse* de Massenet — du vieux neuf — comme on dit, et *Le Secret de Suzanne*, de M. Wolff-Ferrari, une chose charmante, personnelle et bien venue musicalement sur un sujet fort mince. La version française très élégante de M. Kufferath lui assure un succès nouveau sur tous les théâtres où l'œuvre sera donnée en cette langue. Dans quelques jours passera *Obéron*, cette exquise partition de Weber pour laquelle l'infatigable directeur de la Monnaie a également préparé une adaptation et des arrangements nouveaux qui, assurément, avantageront cette œuvre exquise.

Nous en rendrons compte dans notre prochaine chronique. Il est bien temps que Weber reparaisse à l'affiche. Y a-t-il des années qu'il n'y parut plus ici !!

Le premier chef d'orchestre en second, M. Corneil de Thoran, qui n'a pas un titre banal, a fait preuve de beaucoup de qualités dans diverses reprises et se perfectionnera certainement au contact de son éminent collègue.

En représentation extraordinaire, il y eut une splendide exécution des *Meistersinger*, dirigée par M. O. Lohse et jouée par des artistes allemands de premier ordre, la plupart de Munich. Ce fut une révélation pour notre public de culture française, ne connaissant cette œuvre si profondément germanique que sous son aspect trop latinisé et faussé par des interprétations et la traduction françaises. Cette fois, l'*esprit* y était vraiment.

En province, il n'y a que le Théâtre flamand d'**Anvers** qui soit intéressant et s'efforce de monter des choses nouvelles ; parmi celles-ci, citons : l'*Evangelimann* de Wilhelm Kienzl, qui a tant de succès en Allemagne, et l'*Otello*, de Verdi. Quant aux grands concerts en province, ils ne reprendront à vrai dire qu'en décembre. Nous ne pouvons signaler qu'une audition de circonstance, d'un intérêt plutôt local et historique ; celle accompagnant la célébration du 75^{me} anniversaire du Conservatoire de **Gand**, dirigé aujourd'hui avec une réelle compétence par M. Emile Mathieu, et en pleine prospérité. Les programmes des concerts de province sont des plus intéressants et créeront autour du foyer d'art de Bruxelles, une atmosphère tout à fait conforme et bienfaisante.

A **Bruxelles** même, il me faut encore signaler, au lendemain du premier concert Ysaye où M. Lucien Capet joua fort bien le concerto de Beethoven, une remarquable séance au Cercle artistique et littéraire inaugurant le grand orgue Walker (Ludwigsburg) récemment acquis par cette société. Eugène Ysaye, prêtant généreusement son concours, y joua notamment pour la première fois et « à sa sauce » comme il dit lui-même, le beau *concerto en ré min.* pour violon de J. M. Leclair. Une autre séance très bien accueillie fut la soirée de piano donnée par M. Emil Frey dont le jeu plein de délicatesse et d'un beau style a été très apprécié, notamment dans *Prélude, Choral et Fugue* de Franck, rendu avec une impeccable musicalité. Le jeune virtuose a devant lui un bel avenir.

MAY DE RUDDER.

FRANCE

Lettre de Paris.

Laissez-moi vous parler d'abord de deux œuvres qui ne sont point nouvelles, mais que j'ai eu plaisir à réentendre ces jours derniers. D'abord la *Suite française en ré majeur* de M. Roger Ducasse. Le titre même de cet ouvrage est une déclaration de principe, M. Roger Ducasse a voulu écrire une composition qui répondît aux principales exigences du goût français : c'est-à-dire qui fût claire, nette, franche, solidement charpentée, d'une lumineuse logique. C'est là, tout au moins, une façon d'être Français, car il y en a d'autres, et il ne faudrait pas simplifier à l'excès la définition des qualités de notre race, qualités singulièrement diverses, et même parfois contradictoires, si l'on considère tour à tour un Rameau et un Berlioz par exemple, ou un Racine et un Michelet, pour ne signaler que quelques antithèses faciles. C'est avec notre grand Rameau que M. Roger Ducasse semble s'apparenter le plus étroitement : il en possède l'accent incisif, le ton tranchant et péremptoire, la grâce noble. D'autre part, sa technique rappelle à bien des égards celle de M. Saint-Saëns. Sans doute M. Roger Ducasse admet des dissonances, des complexités rythmiques ou des mélanges de timbres dont M. Saint-Saëns, plus sobre, plus classique, si l'on veut, se refuse à faire usage ; M. Roger Ducasse emploie toutes les

ressources que les inventions successives d'un César Franck, d'un Chabrier, d'un Vincent d'Indy, d'un Fauré, d'un Debussy, d'un Ravel, ont mises à sa disposition ; il y ajoute ses découvertes personnelles ; il ne recule devant aucune hardiesse harmonique, rythmique ou orchestrale. Mais il a toujours soin de justifier ses audaces ; elles ne sont pas lancées sans préparation comme un défi à l'oreille de l'auditeur ; elles conservent un caractère raisonnable, elles se déduisent des lois les plus strictes de l'harmonie, grâce à une interprétation sage ; et ainsi les plus étranges innovations finissent par rentrer dans le cadre de la tradition. C'est en quoi M. Roger Ducasse me paraît suivre la voie tracée par M. Saint-Saëns, et cherche à réaliser cet accord de la fantaisie et de la raison, si naturellement agréable à tout esprit français. Bien que je préfère, pour mon goût personnel, un peu plus de fantaisie et un peu moins de raison, l'effort m'a paru assez intéressant pour mériter d'être signalé. En tout cas, c'est là une des tendances chères à toute une partie de notre jeune école.

L'autre œuvre dont je voulais vous parler, quoiqu'elle ne fût rien moins qu'une nouveauté, c'est la *Symphonie sur un chant montagnard français* de Vincent d'Indy. C'est à mes yeux un des ouvrages les plus remarquables qui aient été écrits en France depuis 25 ou 30 ans ; c'est d'une fraîcheur et d'une jeunesse incomparables et je ne sais rien de plus émouvant. Si l'on songe que trois des plus belles compositions de M. Vincent d'Indy sont intitulées *Poème des montagnes*, *Symphonie sur un chant montagnard français*, *Jour d'été à la montagne*, on est frappé de l'insistance avec laquelle ce grand musicien nous ramène sans cesse devant les mêmes paysages. C'est qu'il tient par des attaches profondes au sol de son pays, — à la France d'abord, bien certainement, — mais plus particulièrement à ces montagnes du Centre qui ont comme imprégné toute sa musique de leurs fines senteurs de bruyères et de landes. Nul artiste ne nous parle aujourd'hui de la Nature avec un sentiment plus profond, plus délicat et plus nuancé. Il nous en décrit les aspects tour à tour paisibles, mélancoliques, violents ou désolés, en poète qui attache un souvenir ému aux lieux où il a vécu, aimé, souffert. C'est extrêmement prenant, et c'est en même temps construit d'une façon admirable. Voilà une orientation que je préfère infiniment à celle de M. Saint-Saëns et de M. Roger Ducasse. C'est tout aussi fin, mais combien plus vivant !

Passons aux nouveautés. Elles furent abondantes en ce début de saison. La plus remarquable de toutes fut une IV^e *Symphonie* de Guy Ropartz, exécutée aux Concerts Lamoureux, sérieuse, solide, d'une haute inspiration, d'un développement très serré, mais courte et d'autant plus vigoureuse. Elle fut très bien accueillie par le public et par la critique et l'on s'accorde à en réclamer une seconde audition, que l'on ne se presse point de nous donner.

Aux Concerts Colonne la *Symphonie* de M. Louis Thirion a été écoute avec intérêt. Couronnée en 1910 au concours Crescent, c'est la première œuvre pour orchestre d'un musicien qui n'a encore que 33 ans. Elève de M. Guy Ropartz, il en possède l'excellente technique. On a remarqué surtout un scherzo très brillant et un andante où se déroule une grande phrase méditative d'un beau caractère.

Aux Concerts Lamoureux, M. Inghelbrecht présentait une étude impressionniste intitulée *Pour le jour de la première neige au Japon*, dont les sonorités amusantes finissent par lasser ; on a surtout goûté le début et la fin qui ne manquent pas de poésie.

Si nous passons maintenant aux Concerts de musique de chambre, nous constaterons tout d'abord combien ils sont rares cette année, jusqu'à présent du moins. Les difficultés de la politique extérieure, la vie chère, sont-elles les causes qui expliquent cette prudente retenue ? Je le croirais volontiers. Au moins je puis vous signaler deux premières auditions que nous devons toutes deux à l'initiative de

M. Armand Parent. C'est, en premier lieu, la *Sonate piano et violon* de Paul Dupin, qui va paraître bientôt chez l'éditeur Durand, et qui marque une curieuse phase dans l'évolution de ce musicien si original. Dupin écrivant une sonate ! voilà qui étonnera bien des gens. A vrai dire, sa sonate est très libre, et elle ne se conforme guère au plan classique. Du moins est-elle riche d'idées, elle fourmille d'inventions, d'harmonies et de sonorités, elle développe très abondamment certains thèmes, et se contente de présenter les autres ; elle abandonne le ton mélancolique qui paraissait jusqu'ici la note dominante de Dupin ; elle est plutôt joyeuse, vive, lumineuse ; c'est tout autre chose que ce qu'on attendait. Le succès est allé surtout aux deux morceau du milieu, un *Andante* charmant et qui s'élève à la passion vénémente par endroits, une *Ronde* exquise en canon qui rappelle les anciens, Scarlatti ou Bach.

Parent nous a fait connaître aussi une sonate *inédite* de Schumann pour piano et violon dont le manuscrit appartenait à Charles Malherbe. Elle fut écrite en 1852, elle ne se compose que de deux mouvements, un *Allegro* à 4 temps en *la* mineur, précédé d'une introduction lente, et une sorte de *Scherzo* à 3/8 en *ré* mineur. L'œuvre est évidemment inachevée. Elle rappelle par son début et par son premier thème la 2^e sonate bien connue du même auteur, en *ré* mineur elle aussi. Elle se maintient dans les teintes sombres et mélancoliques, d'un bout à l'autre. On l'écoute avec plaisir ; mais enfin, elle ne fait pas oublier tant de pages émouvantes ou bien d'une fantaisie charmante que l'on rencontre dans les autres sonates, dans les trios et les quatuors de Schumann.

Pour terminer, je dirai un mot de la *Déjanire* de M. Saint-Saëns que donne cette semaine l'opéra. Décidément je ne suis pas fait pour goûter cette musique-là. Je m'y suis profondément ennuyé. C'est d'un art tellement sceptique, tellement désabusé. Rien de la grandeur tragique du passé légendaire de la Grèce, rien de la violence des passions farouches des premiers âges, rien de la poésie et du mystère des temps abolis n'y transparaît. Impassible, M. Saint-Saëns s'amuse à des combinaisons sonores fort ingénieuses, et parfois jolies, qui l'absorbent tout entier. C'est d'une sérénité implacable, qui par son mépris de l'humanité, de la vie, et même de toute pensée qui ne soit purement musicale, purement sonore, finit par devenir de la frivolité. Enfin je veux dire que c'est un art que je n'aime point, et je n'empêche point les autres de s'y délecter.

PAUL LANDORMY.



La musique en Suisse

GENÈVE Comme beaucoup d'autres villes, Genève a eu son festival Liszt — deux concerts consacrés à ses œuvres. L'impression dominante qui m'en reste est une impression de mélancolie, que je sais n'être pas seul à ressentir. Durant sa vie, Liszt n'était guère connu comme compositeur. Il était pour la plupart des gens — il est encore pour quelques-uns — l'auteur des « Rhapsodies hongroises » et des Fantaisies pour piano sur des opéras italiens ; or, lui-même jugeait sévèrement ces dernières, dont il passe pour avoir dit un jour : « il faut de ces e.....ochonneries-là pour les cours des princes »¹⁾). Il n'y a guère qu'une trentaine d'années que

¹⁾ Ce qui n'empêche pas quelquesunes de ces transcriptions d'être, en leur genre, des chefs-d'œuvre. EDM. M.